

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 26 (1976)
Heft: 2

Buchbesprechung: Bibliographie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BIBLIOGRAPHIE

SCIENCES WILLIAM W. BUEHLER : *The Pre-Herodian Civil War and Social*
BIBLIQUES *Debate*. Basel, Reinhardt, 1974, 128 p. (Theologische Dissertationen, Bd. XI.)

Une thèse admise en 1964, publiée telle quelle, sans aucune modification, en 1974 : on se demande pourquoi l'auteur, professeur à Barrington Rhode Island, n'a pas tenu compte, dix ans après la première rédaction, des importants travaux parus entre-temps tant sur les Pharisiens (Neusner, 1971) que sur les Sadducéens (Le Moyne, 1972). Cependant, son travail reste utile puisqu'il constitue une tentative valable d'insérer les mouvements pharisiens et sadducéens dans le contexte économique et socio-politique du premier siècle av. J.-C., sans pour autant tomber dans le travers d'une interprétation idéologique qu'on déplore chez d'autres auteurs récents. La méthode est la suivante : sur la base d'une étude rapide des classes sociales à Rome au premier siècle av. J.-C. — ordre sénatorial, ordre équestre, « peuple » — étude trop rapide si l'on se souvient de l'analyse combien plus prudente de J. Béranger, « Ordres et classes d'après Cicéron », *Principatus* (1974), p. 77-95, il montre que les mêmes classes se retrouvent dans la société palestinienne décrite par Josèphe. En effet, chez ce dernier le terme *hoi prôtoi* désigne les vieilles familles patriciennes de Jérusalem, classe comparable à l'ordre sénatorial romain, tandis que *hoi dynatoi* sont les commerçants nouveaux riches, classe capitaliste dynamique, l'équivalent palestinien de l'ordre équestre à Rome. La société palestinienne de l'époque était marquée par l'antagonisme entre les familles patriciennes d'une part et la monarchie asmonéenne soutenue par les *dynatoi* de l'autre. L'argumentation très suggestive de l'auteur vise à étayer l'hypothèse selon laquelle le groupe des *dynatoi* serait largement identique au parti des Sadducéens, nationalistes juifs ayant le souci de respecter intégralement la Tora tout en pratiquant une certaine ouverture au monde ambiant en raison de leurs intérêts commerciaux, alors que les Pharisiens, héritiers spirituels de Hasîdîm et éducateurs attitrés des masses, étaient opposés à la classe commerçante et se rangeaient plutôt du côté des patriciens de Jérusalem. — La démonstration mérite l'attention soutenue de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire du judaïsme naissant.

CARL-A. KELLER.

S. LÉGASSE : *Les pauvres en esprit. Evangile et non-violence*. Paris, Le Cerf, 1974, 122 p. (Lectio Divina n° 78.)

L'auteur, professeur à la Faculté de théologie de l'Institut catholique de Toulouse, s'est donné pour mission, dans ce petit ouvrage, de retrouver le sens de textes évangéliques fréquemment cités aujourd'hui à l'appui de certaines

options. Son commentaire des Béatitudes de Matthieu les interiorise. Les « antithèses » qui leur font suite ne doivent pas être prises à la lettre ; elles ne concernent que la vie privée, et encore dans certaines situations bien précises. S. Légasse conclut que, si le Sermon sur la montagne doit pouvoir être pratiqué — il réfute à bon droit ceux qui en font une utopie ou un nouveau code mosaïque —, il « ne se situe pas sur le terrain de la vie civique, administrative ou politique » (p. 116). De plus, même dans le domaine des relations interpersonnelles, il propose « un programme en partie désuet » (p. 103), parce que tributaire d'un cadre historique dépassé. Le livre se termine par quelques généralités, au demeurant de bon aloi.

FRANÇOIS GRANDCHAMP.

FRANÇOIS BOVON : *Les derniers jours de Jésus*. Neuchâtel, Delachaux & Niestlé, 1974, 95 p.

Par cet excellent petit ouvrage, l'auteur ne cherche pas tant à nous présenter la compréhension que les écrits néotestamentaires nous transmettent de la Passion et de la mort de Jésus ; il tente, au travers des différentes interprétations dont nous disposons, « de reconstituer les faits qui se sont passés à Jérusalem entre les Rameaux et Vendredi Saint » (p. 10). — Dans un premier chapitre (p. 13-33) l'auteur passe en revue les *sources* que nous possédons et propose une analyse critique des anciennes données traditionnelles repérables dans le N.T., des annonces et récits de la Passion des évangiles ainsi que des témoignages de Josèphe et du Talmud, de Tacite et d'un stoïcien syrien, Mara Bar Sarapion. Il en conclut que Jésus « a été exécuté après une condamnation à mort prononcée par Pilate (...). Les chefs juifs n'ont pas été étrangers à cette sentence (...). Hormis l'évocation de la foi des disciples et de son contenu, aucune source n'affirme la résurrection de Jésus » (p. 33). L'auteur ne se limite cependant pas à une critique purement historique, mais se soucie pour cela de mettre en évidence les interprétations que ces différents textes donnent des événements qu'ils relatent en fonction de leurs propres intérêts théologiques ou apologetiques ; signalons en particulier les quelques pages fort suggestives (p. 17-26) consacrées aux préoccupations kérygmatisques qui caractérisent diversément chacune des rédactions évangéliques. — Le deuxième chapitre (*Le point de départ méthodologique*) montre de manière exemplaire comment, à partir du *titulus* de la croix, l'exégète raisonne et argumente, pour arriver à la conclusion que « Jésus a (...) été condamné pour avoir émis des prétentions messianiques et, sans nul doute, pour avoir provoqué de l'agitation parmi la foule » (p. 37). — *Le déroulement des faits* semble pouvoir être reconstitué de la manière suivante (p. 38-74) : après un interrogatoire pour lequel le Grand Prêtre s'était entouré de membres influents du Sanhédrin, que l'on doit fixer au soir même de l'arrestation de Jésus, le Sanhédrin au complet se réunit le lendemain matin, admit « la culpabilité de Jésus d'un point de vue juif comme faux prophète (cf. Dt 18, 20) » (p. 57), intervint auprès de Pilate en mettant en évidence les implications politiques et sociales des prétentions messianiques de Jésus (p. 60) ; le gouverneur introduisit un vrai procès (p. 64), condamna finalement Jésus à mort (p. 69), sous la pression populaire. Cette partie de l'ouvrage contient de précieux renseignements sur les compétences du Sanhédrin, sur le droit criminel romain, sur la crucifixion. — Le dernier chapitre dit les incertitudes des historiens sur *les temps et les lieux* de la Passion (p. 75-79). — On ne peut qu'être reconnaissant à l'auteur de mettre à disposition

des lecteurs de langue française cette somme de renseignements dans un ouvrage maniable et agréable à lire, et relever la minutie, la qualité et le sérieux de son étude. En outre, on remarquera qu'il ne se contente pas de placer ses lecteurs devant les résultats de la recherche récente ou de ses propres investigations, mais l'invite à suivre pas à pas sa démarche et sa réflexion. Dans un ouvrage de vulgarisation, le non spécialiste sera appelé à s'interroger, à entrevoir souvent diverses options ou interprétations entre lesquelles il ne pourra pas trancher et à découvrir comment les historiens ou les exégètes parviennent aux conclusions qu'ils formulent. — Une abondante bibliographie, classée chronologiquement, termine l'ouvrage.

FRANÇOIS VOUGA.

CH. KANNENGISSER : *Foi en la Résurrection, Résurrection de la foi*. Paris, Beauchesne, 1974, 156 p. (Le Point théologique, 9.)

Ce bon ouvrage de vulgarisation, rédigé pour un large public par un jésuite, professeur à l'Institut catholique de Paris, vise à faire découvrir le sens de la Résurrection au travers d'une lecture scientifique et critique de Paul et des évangiles. L'approche du thème commence par une étude — prudente — des trois narrations lucaniennes de l'apparition à Paul sur le chemin de Damas (Ac 9, 22 et 26). Elle reste parfois marquée par la tradition catholique de l'auteur. On n'admettra pas sans autres, chez les exégètes protestants, que les évangiles représentent autant de décisions du magistère doctrinal tel qu'il s'exerçait dans l'Eglise au cours du dernier tiers du premier siècle » (p. 118) dans la mesure où « ils réconciliaient en forme écrite des traditions qui menaçaient de diverger ou prenaient une allure sauvage » (p. 117) et où « ils intégraient dans la cohérence d'une doctrine mise à jour des éléments très archaïques, véritables matrices du kérygme chrétien, et des expressions de la piété populaire d'une antiquité moins vénérable... » (p. 117-118). On discutera des formulations telles que « Nous croyons donc en la résurrection physique et personnelle de Jésus. Telle fut l'annonce apostolique des origines et telle restera pour tous les temps la seule matrice physique de la foi chrétienne. » Enfin, que « Le mystère intact du jeune Rabbi Jésus est d'avoir fourni, en sa personne et par sa parole, la raison décisive qui changea le sens de la foi chez tant de croyants », ou que ce mystère soit « celui de sa propre expérience de foi, source pour lui d'une nouveauté toujours plus déconcertante dans la conscience qu'il en prenait » (p. 128, 135 et 137) peut prêter à débat. Mais ces réserves n'enlèvent rien à la valeur — pédagogique notamment — de ce livre. L'ouvrage est plein de notes suggestives et constitue un bon document de vulgarisation, le meilleur chapitre étant au demeurant celui sur « la Résurrection chez Paul », p. 61-107.

FRANÇOIS VOUGA.

Saint Pierre dans le Nouveau Testament. Ouvrage publié sous la direction de R. E. BROWN, K. P. DONFRIED et J. REUMANN. Paris, Le Cerf, 1974, 224 p. (Lectio Divina, 79.)

L'éditeur a de bonnes raisons d'affirmer que « cet ouvrage constitue sans nul doute l'un des meilleurs fruits de la recherche œcuménique ». Ce document est en effet le résultat d'une recherche effectivement collective des meilleurs exégètes américains, catholiques et luthériens ; l'exposé des présupposés de

l'étude (la théorie synoptique des deux sources et de l'antécédence de Marc sur Matthieu et Luc, la diversité des théologies néo-testamentaires et des portraits de Pierre qui nous y sont donnés, etc., p. 13-32) est suivi d'une série d'excellents rapports sur la figure de Pierre dans les épîtres pauliniennes (p. 33-51), dans les Actes des Apôtres (rapport placé là exclusivement pour ne pas interrompre l'examen des quatre évangiles, p. 53-74), dans l'évangile de Marc (p. 75-94), celui de Matthieu (p. 95-134), celui de Luc (p. 135-158) et celui de Jean (p. 159-182) et enfin dans les « épîtres qui portent son nom » (p. 183-192). — Chaque rapport, qui présente une exégèse détaillée des péricopes les plus importantes ou les plus intéressantes et fait état des points d'accord et de désaccord auxquels sont parvenus les onze exégètes, est l'édition et la rédaction — soumise trois fois à chacun des participants — de leurs sessions et discussions ; le lecteur ne sera pas ainsi mis en face d'une série de compromis, mais d'une recherche commune et d'un état de la question très fouillé. Les notes scientifiques en bas de page, ainsi que la bibliographie (p. 209-216) sont fort substantielles. — La traduction française (l'original a paru en 1973 sous le titre *Peter in the New Testament*), très bien présentée et agréable à lire, est bienvenue et constituera une bonne plate-forme pour les discussions interconfessionnelles. — Mentionnons pour terminer le soin apporté à l'étude de Mt 16, 16b-19 qui aboutit à un commentaire équilibré et à un accord plus important et sérieux qu'on n'en a l'habitude. — Le lecteur se réjouit en outre de la parution annoncée d'un ouvrage similaire sur la figure de Pierre dans les textes patristiques.

FRANÇOIS VOUGA.

FRANÇOIS DECRET : *Mani et la tradition manichéenne*. Paris, Le Seuil, 1974, 190 p. (Maîtres spirituels, n° 40.)

HISTOIRE DE
L'EGLISE ET
DE LA PENSÉE
CHRÉTIENNE

Heureuse décision que celle qui assure une place parmi les « maîtres spirituels » à l'un des hommes les plus géniaux et les plus méconnus de l'histoire des religions : Mani ! Ainsi Mani, hérétique abhorré, torturé, calomnié et persécuté jusque dans la personne du plus humble de ses disciples, en Asie, en Europe, dans l'Antiquité, au Moyen Age ; Mani dont le nom sert encore de nos jours à discréditer toute pensée qu'on juge « manichéenne », c'est-à-dire simpliste et myope, Mani est enfin réhabilité. François Decret, professeur à l'Université Lyon III qui s'est déjà signalé à l'attention des spécialistes par des recherches sur le manichéisme en Afrique du Nord, lui a consacré un livre où l'on sent vibrer la passion de l'avocat qui défend avec conviction la cause d'un client injustement accusé. Le lecteur le suit volontiers, car chez l'auteur la passion n'obnubile nullement la lucidité, la précision, le souci d'une documentation scientifique qui satisfasse aux exigences légitimes — et élevées — des habitués de la collection « Maîtres spirituels ». On est heureux notamment de voir apprécié et abondamment cité le codex manichéen grec de Cologne, partiellement édité en 1970, qui contient entre autres de précieux renseignements sur l'évolution spirituelle de Mani et sur la nature de son inspiration. En outre, de nombreux textes caractéristiques, tant manichéens qu'antimanichéens, sont cités et commentés, non sans qu'on remarque à quel point la polémique même d'un Augustin sacrifie à la facilité et au mauvais goût. Le dernier chapitre trace l'histoire de la tradition manichéenne en Asie, en Afrique et en Europe (Pauliciens, Bogomiles, Cathares). On aurait peut-être souhaité un peu plus de verve dans l'interprétation du mythe manichéen, conception grandiose qui confère

un sens à la vie de l'homme en l'engageant activement dans le processus universel de la rédemption du Bien. — L'illustration accompagne le texte de manière suggestive en conduisant le lecteur dans toutes les régions où le manichéisme a laissé des vestiges.

CARL-A. KELLER.

JEAN PRÉAUX : *Problèmes d'histoire du christianisme*. Bruxelles, Editions de l'Université libre, 1973, 99 p.

Cet ouvrage collectif groupe cinq études, dont les sujets offrent une grande variété. Charles Delvoye traite des fouilles entreprises au Vatican au sujet de la tombe présumée de saint Pierre ; il conclut qu'elles ne nous apprennent rien de précis sur Pierre, mais enrichissent notre connaissance de la tradition qui le concerne, du II^e au IV^e siècle. Jean Hadot décrit l'influence des textes des Actes concernant la vie des premiers chrétiens (Ac 2, 42-47 ; 4, 32-35 ; 5, 12-16) sur l'idéal monastique, de l'Antiquité à nos jours. Guy Cambier s'attache à réfuter la thèse selon laquelle l'Inquisition aurait protégé l'Europe de la sorcellerie et de l'obscurantisme ; étudiant la répression de la sorcellerie, du XIV^e au XVII^e siècle, il dénonce le rôle de la crédulité absurde et de la curiosité sadique des juges dans ces innombrables procès. Roland Crahay présente l'utopie politique de Thomas Campanella, la « Cité du Soleil », en comparant ce projet d'unification politique et religieuse aux philosophies politiques de Platon et de Thomas More. — « De la « Cité de Dieu » de saint Augustin à la « Cité séculière » de Harvey Cox » : Jean Préaux situe dans leur temps ces efforts de penser la société et de fonder l'espérance des hommes, et en fait l'analyse critique. — Ce recueil, d'une haute tenue intellectuelle, mérite une large diffusion.

FRANCIS BAUDRAZ.

ROBERT JOLY : *Christianisme et Philosophie (Etudes sur Justin et les Apologues du deuxième siècle)*. Bruxelles, Université de Bruxelles, 1973, 250 p.

Le moins qu'on puisse dire des cinq études rassemblées ici, c'est qu'elles ne sont ni ennuyeuses, ni banales. La première, à nos yeux la plus importante, est une analyse du prologue du *Dialogue avec Tryphon*. L'auteur réfute les conclusions de Nils Hyldahl (dans *Philosophie und Christentum. Eine Interpretation der Einleitung zum Dialog Justins*) selon lesquelles : Justin n'aurait pas été un véritable philosophe platonicien avant de se convertir ; il ne serait devenu philosophe et n'aurait porté le « tribon » qu'après s'être fait chrétien, car le christianisme aurait représenté pour lui la philosophie originelle retrouvée ; enfin le christianisme de Justin ne serait que peu contaminé par la philosophie grecque. R. Joly reprend tous ces points et démontre que cette interprétation ne trouve guère d'appuis dans le texte de l'apologue et qu'elle se fonde sur une vision trop statique et monolithique du platonisme. En fait, Justin, notamment dans son dialogue avec le vieillard chrétien, qui feint de dédaigner la philosophie mais qui y recourt souvent, tente de dégager, longtemps après sa conversion, les points de rupture entre le platonisme et le christianisme. Mais ceux qu'il signale (la métempsychose, la vision naturelle de Dieu) ne sont pas parmi les plus nets et les plus importants. Pourquoi ne mentionne-t-il pas plutôt la grâce, l'incarnation, la rédemption, la résurrection des morts ? R. Joly propose une réponse fort intéressante : Justin « s'est attardé à des différences illusoirs »

ou marginales, en omettant les oppositions réelles. Il était trop platonicien pour pouvoir faire autre chose » (p. 74). Son platonisme lui a « voilé ces oppositions », comme il ne « lui a pas permis de comprendre le paulinisme » (p. 74). — La deuxième étude est consacrée au « christianisme rationnel des Apologistes », surtout de Justin. Pour l'auteur de l'*Apologie*, la supériorité du christianisme tient pour une large part au fait qu'il est prouvé par l'accomplissement des prophéties ; la raison engage donc à croire au Christ qui est lui-même l'ὁρθὸς λόγος. L'exégèse typologique de l'Écriture vise à démontrer que l'A.T. annonce le Christ. La χάρις ne semble être chez Justin qu'une faveur permettant de comprendre l'intelligence de l'Écriture, la foi une « confiance rationnellement justifiée » (p. 117). Dans sa théologie, la croix ne joue donc qu'un rôle modeste ; le péché originel est absent. « Il y a un monde entre Paul et Justin, tout comme il y a un monde entre Justin et saint Augustin » (p. 125). La perspective des autres apologistes (Tatien, Athénagore, Méliton, Théophile, Pseudo-Justin, Tertullien) est analogue : il faut enseigner et démontrer la supériorité de la doctrine chrétienne sur la sagesse grecque. Seule la *Lettre à Diognète* se place dans la ligne du paulinisme. — Le « doux » Justin fait l'objet de la troisième étude. Pour R. Joly, l'apologiste est loin d'être un modèle de tolérance. Ne recommande-t-il pas à l'empereur de punir les mauvais ou les faux chrétiens ? Par ailleurs, son insistance à promettre les tourments de l'enfer à qui ne se convertira point indique la limite de sa mansuétude. Mais Joly ne se laisse-t-il pas emporter lorsqu'il qualifie Justin d'« obsédé de l'enfer » (p. 164) et qu'il conclut « le relevé de ces textes montre à quel point le sadisme compensatoire de l'au-delà trouve en Justin un représentant caractérisé » (p. 167) ? Cette interprétation « psychologisante » est d'un effet facile. Le chapitre se conclut sur une étude fort intéressante relative à la contemplation par les élus des supplices éternels des damnés. Il est troublant d'apprendre que ce thème — d'origine juive — a trouvé de si nombreux échos jusqu'au XVI^e siècle parmi les chrétiens. — Dans le quatrième chapitre, l'auteur traite de la morale des Apologistes et note avec pertinence que leur vocabulaire de l'amour n'est nullement spécifique. De façon plus générale, les Apologistes ne disent pas que le Christ a apporté « une morale nouvelle ni par rapport à la juive, ni même par rapport au paganisme » (p. 192). Ils prêchent eux-mêmes une morale centrée sur l'idée du libre arbitre et par conséquent sur celle de rétribution. — La dernière étude porte sur les chrétiens, âme du monde, selon la *Lettre à Diognète* V-VI. L'auteur signale d'abord quelques corrections à apporter à l'édition de H. Marrou parue dans « Sources Chrétiennes » (n° 33 bis). Mais surtout il conteste radicalement l'interprétation de Marrou des ch. V-VI qui attribuerait aux chrétiens dans le monde une fonction analogue à celle que la pensée hellénistique donnait à l'âme cosmique. Il considère à bon droit que le monde dont parle le texte désigne seulement la société humaine, et non le « cosmos ». D'autre part, l'assertion « les chrétiens sont l'âme du monde » lui paraît être, dans sa structure, « une transposition chrétienne de ce que le paganisme a pu dire du philosophe » (p. 211). L'auteur cite plusieurs exemples de comparaison âme-corps appliquée au prince et au peuple ou au philosophe et à la société, ainsi que plusieurs emplois métaphoriques de ψυχή à l'époque tardive. L'idée du platonisme et d'autres courants philosophiques selon laquelle le philosophe ou le gouvernant était l'âme de la société « était toute mûre dans la culture hellénique : notre auteur n'a eu qu'à la cueillir et à l'appliquer à son thème particulier » (p. 215). L'ouvrage s'achève malheureusement sur une méchante querelle cherchée à Marrou à propos de remarques — elles aussi fort grin-

çantes — que l'historien français a faites sur Renan dans son commentaire. Il faut reconnaître que le penchant marqué de l'auteur pour la polémique altère quelque peu le plaisir que l'on éprouve à lire ces cinq études minutieuses, originales, intelligentes et remarquablement érudites. Souhaitons au moins que les discussions qu'elles ne manqueront pas de susciter ne méconnaissent pas les vertus de l'humour.

ERIC JUNOD.

Correspondance de Théodore de Bèze, recueillie par Hippolyte Aubert, publiée par Henri Meylan, Alain Dufour, Claire Chimelli et Mario Turchetti. Tome 7 (1566). Genève, Droz, 1973, 388 p.

C'est avec un réel plaisir que les auteurs de cette correspondance relèvent dans la préface que ce septième volume apparaît treize ans après le premier ! On comprend leur satisfaction quand on sait que 523 lettres ont été ainsi éditées, sans compter toutes les pièces annexes. A notre tour nous exprimons notre reconnaissance à cette équipe de chercheurs qui patiemment et minutieusement met peu à peu à notre disposition le trésor épistolaire de Théodore de Bèze. Il faut bien parler de trésor puisque cette correspondance est d'une richesse inouïe et qu'année après année, elle anime et colore les événements de cette période où souvent l'esprit de parti a cristallisé les positions. Ainsi y trouvons-nous une lettre de Bèze au futur évêque de Saint-Pons de Thommière et une mention de l'archevêque d'Aix-en-Provence qui deviendra chef huguenot sous le nom de Saint-Romain. Ce volume tout entier consacré à l'année 1566 fait une large place à la parution de la *Confession helvétique postérieure* et à sa propagation auprès des Eglises réformées pour qu'elle devienne la confession commune à tous les réformés. Nous y trouvons également plusieurs lettres concernant la Pologne ou l'Angleterre. La présentation de cet ouvrage reste impeccable. Les éditeurs ont soin à la fin du volume de donner des corrigenda et addenda aux tomes précédents. A ce propos, nous ne cessons pas d'espérer de voir un jour un volume de cette correspondance être accompagné d'une table des matières, car devant le nombre croissant de lettres, il devient souvent très difficile de trouver celle que l'on cherche ! L'index très détaillé des noms de personnes et de lieux ne supplée que très provisoirement à cette lacune.

OLIVIER LABARTHE.

JEAN RILLIET : *Tu es Pierre. (Une amorce de dialogue)*. Genève, Labor et Fides, 1974, 152 p.

« Plus les frères séparés avancent sur la route de l'œcuménisme, plus l'organisation de l'Eglise apparaît l'obstacle majeur à tout projet de réunion » (p. 8). Le pasteur Rilliet consacre au problème de l'autorité pontificale un petit livre qui constitue une excellente mise au point. Dans une première partie, l'auteur

décrit la position catholique, d'Innocent III à Vatican II, puis les réactions protestante et orthodoxe ; une seconde partie expose les témoignages bibliques sur Pierre et l'autorité apostolique, puis cite les principaux textes des Pères, des papes et des conciles. La solide information de l'auteur ne s'étale pas en érudition accablante pour le lecteur ; la vivacité du style, la fréquence de remarques personnelles rendent aisée la lecture de cet ouvrage, et il faut en féliciter Jean Rilliet.

FRANCIS BAUDRAZ.

EUSEBI COLOMER : *Hombre y Dios al encuentro. Antropología y teología en Teilhard de Chardin*. Barcelona, Herder, 1974, 480 pages. (Biblioteca Herder n° 143.)

THÉOLOGIE
CONTEM-
PORAINE

La première partie de ce livre, un peu plus de la moitié, est une tentative d'exposé systématique de la pensée de Teilhard de Chardin. L'auteur propose un schéma relativement simple — la montée « naturelle » de l'univers vers Dieu, et la descente « surnaturelle » de Dieu en Jésus Christ vers le monde, les deux mouvements convergeant en l'homme — pour organiser autour de lui et à travers lui toute l'œuvre du penseur jésuite. La seconde partie, dite « panorama bibliographique », rend compte de toutes les études importantes consacrées à Teilhard de Chardin et à son œuvre. La consultation de l'ouvrage est rendue plus aisée par un index des auteurs cités.

JEAN-PAUL BOREL.

JÜRGEN MOLTMANN : *Das Experiment Hoffnung. Einführungen*. München, Kaiser, 1974, 212 p.

C'est un nouveau recueil d'articles parus précédemment entre 1970 et 1973, à l'exception d'un texte de 1966 et d'un inédit : *Jüdischer und christlicher Messianismus*. Ce dernier montre bien — on le savait déjà — combien la théologie de Moltmann est proche de la pensée juive. Comme chez son maître Käsemann et à l'inverse d'une perspective par trop contaminée par la pensée grecque, chez Moltmann une christologie comme histoire et structuration du monde doit commander de bout en bout l'énoncé théologique. — Ces textes sont regroupés ici autour de deux intérêts majeurs : théorique, voire épistémologique d'une part, éthique appliquée (*in Aktion*) de l'autre. — *Experiment Hoffnung*. Pourquoi ce titre ? L'espérance parce que cette catégorie détermine de bout en bout la perspective globale de la pensée. Moltmann précise à ce propos que le Moyen-Age a, selon lui, privilégié l'amour, la Réforme la foi et que la modernité vit du primat de l'espérance (l'histoire de la pensée occidentale serait-elle ainsi scandée selon un schème trinitaire ?) avant d'ajouter le mot de Rosenzweig (encore un penseur juif) : « *Die Liebe war immer sehr weiblich, der Glaube sehr männlich, erst die Hoffnung ist immer kindlich*. » — Par le mot *Experiment*, Moltmann veut enfin souligner que le destin de cette espérance se joue au cœur de l'histoire et aux prises avec cette histoire. Une perspective qui conduit à valoriser au plus haut point nos actes dans le monde, sans pourtant ouvrir sur une théologie qui les investirait comme incarnation de Dieu (l'auteur se garde d'une telle conclusion au nom de la différence entre le Christ et le disciple, cf. p. 10).

PIERRE GISEL.

KLAUS FISCHER : *Der Mensch als Geheimnis. Die Anthropologie Karl Rahners*. Freiburg-Basel-Wien, Herder, 1974, 419 p. (Ökumenische Forschungen, II/5.)

En réfléchissant au propos de l'auteur, j'ai songé à cette déclaration de Rahner : « En toute philosophie est pratiquée déjà inévitablement, d'une manière non thématique, la théologie » (*Ecrits théologiques* VII, p. 49). Si la foi religieuse absorbe ainsi l'usage de la raison humaine chez tout penseur, à combien plus forte raison le phénomène se produira-t-il chez le chrétien. De fait, Fischer commence son exposé par l'étude de « l'expérience de la grâce » et il montre l'influence profonde que joue dans l'anthropologie de Rahner la spiritualité des « Exercices » de saint Ignace de Loyola. Dans la deuxième partie, est abordé le problème de la « traduction », dans une anthropologie philosophique, de cette expérience mystique de Dieu. Sont analysés les thèmes difficiles et de l'analogie de l'être (en relation avec la position de Przywara) et d'une « herméneutique transcendentale » (les liens avec la pensée de Hegel et de Heidegger sont mentionnés). On trouvera dans cet ouvrage une explication d'un thème rahnérien qui déroute souvent les lecteurs, celui d'« existentiel surnaturel ». Une analogie avec la doctrine de Barth, nous la découvrons, lorsque Rahner considère l'anthropologie comme une « christologie déficiente » et la christologie comme une « anthropologie qui se transcende ». Tous ces thèmes et d'autres sont considérés avec la rigueur à laquelle nous habitue la science germanique. L'ouvrage se termine par une lettre intéressante de Rahner lui-même qui essaie de répondre à la question que lui a posée Fischer : Pourquoi a-t-il utilisé deux genres littéraires aussi différents que sont l'écrit scientifique accessible seulement aux spécialistes et l'ouvrage populaire d'édification ? L'auteur montre qu'à travers cette diversité, c'est le même ministère évangélique qui s'exerce.

GEORGES BAVAUD.

H. W. SCHÜTTE, F. WINTZER (Hrsg.) : *Theologie und Wirklichkeit*. Festschrift für Wolfgang Trillhaas zum 70. Geburtstag. Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1974, 240 p.

Comment caractériser un recueil d'articles aussi divers ? Le terme français de « Mélanges » exprime parfaitement ce que l'on aimerait dire à propos de ce genre littérature assez spécial des « Festschriften ». Dans le cas particulier, cette impression s'accroît encore par le fait que la présentation ne suit pas un ordre logique, selon les thèmes des contributions, mais l'ordre alphabétique des collègues et élèves qui rendent hommage à W. Trillhaas, théologien et philosophe de la religion renommé. Le livre ainsi composé traite surtout de la méthodologie en sciences religieuses (C. Colpe, T. Rendtorff, G. Wiessner, H. W. Schütte), mais aussi de sujets éthiques et pratiques (G. Harbsmeier, H. M. Müller, A. M. Ritter, D. Rössler, F. Wintzer). Il contient enfin deux ou trois contributions portant sur l'Ancien Testament, dont nous signalons ici celle de W. Zimmerli (*Die Quellen der alttestamentlichen Gotteserkenntnis*) ; cet article, qui conclut d'une façon heureuse ce recueil, est un véritable bijou aussi bien par sa simplicité que par son contenu. — Le volume est assorti d'une photo de W. Trillhaas.

KLAUSPETER BLASER.

MAX GEIGER : *Dann werdet ihr erkennen. Von der Erkenntnis Gottes im technische Zeitalter*. Zürich, Theol. Verlag, 1974, 25 p. (Theologische Studien, 116.)

L'historien de Bâle s'est penché, ces dernières années particulièrement, sur les questions que posent l'époque technologique et les sciences à la théologie. En voilà un des fruits, un parergon, dirait-on. Il s'agit d'une conférence (donnée dans le cadre d'une recherche du COE) dont la teneur porte sur la connaissance de Dieu, précisément. En effet, la tâche qui nous attend n'est pas de rabaisser les exigences imposées par la foi et par les promesses ; elle consiste plutôt à formuler ce qu'est la vérité dans le monde qui est le nôtre, de dire qui est Dieu. Ici Geiger fait une constatation frappante : c'est la particularité irréductible, irremplaçable de la connaissance de Dieu qui fait qu'elle est étrangère dans un monde totalement programmé et fonctionnel. Elle ne doit pas se manifester (« sich ereignen »), parce qu'elle ne le peut pas selon le modèle et la théorie du monde technologiquement géré (p. 15). Ce constat ne provoque ni accusations ni lamentations, mais une mise en relations des structures bibliques de la connaissance de Dieu avec la recherche de la vérité, telle qu'elle est entreprise dans les sciences. L'unité du « connaître » (*Einheit des Erkennens*, p. 20) et donc aussi l'unité de la vérité préoccupent l'auteur, aussi bien que les finalités des sciences et la collaboration interdisciplinaire. Tout cela dans le langage très captivant et réfléchi de Geiger, un des seuls qui sache aujourd'hui développer la théologie de Barth d'une façon heureuse et fructueuse.

KLAUSPETER BLASER.

PAUL CÉLIER : *La parole et l'être. Essai sur le mystère de la communication*. Paris, Aubier-Montaigne, 1974, 262 p.

Le mystère de la communication est au centre de la foi chrétienne puisqu'elle est réponse personnelle à un appel. C'est ainsi que l'expérience chrétienne offre à Paul Célier une voie pour mieux comprendre la relation à autrui qui est inscrite dans l'être de chaque sujet. L'appel de Dieu étant, pour l'auteur, principe d'existence du premier homme, c'est dans le mystère adamique que l'on trouve le fondement premier de la communication proprement dite : « Adam c'est la matière qui s'éveille à la communication sous l'appel de Dieu et qui devient personne pour entrer en relation avec d'autres personnes » (p. 108). — Ainsi la communication est à l'origine ; elle précède la connaissance qui n'en est qu'une modalité. Il convient d'ajouter encore que la structure du dialogue est essentiellement tripersonnelle. « Dialoguer c'est, dans la conception de l'auteur, placer toute personne et même toute chose dans l'une des trois situations suivantes : la première personne qui parle, la seconde personne à qui l'on parle, la troisième personne dont on parle » (p. 65). Nous retrouvons donc dans la création une image de ce qu'est la communication au sein de la Trinité divine. Mais c'est une image partielle et déformée, la communication humaine débouchant sur la passivité et l'absence. Il y a, à l'origine de l'humanité, un refus qui engendre la passivité et empêche la troisième personne de se manifester comme sujet. D'où l'ambiguïté de toute communication humaine, ambiguïté qui nous apparaît dans une série d'oppositions : singularité-pluralité, échec-espérance, personne-personnage, apparence-réalité, mensonge-vérité... — Seul un médiateur pourrait lever cette ambiguïté. Ce médiateur, c'est le Verbe de Dieu qui ne peut parler aux hommes qu'en partageant leur vie, en faisant l'expérience de l'incarnation et en surmontant la souffrance et la mort dans sa

résurrection. En lui s'accomplit de nouveau l'enfantement et la communion parfaite ; en lui la troisième personne apparaît comme sujet, l'hypothèque du refus primitif ayant été levée. — Le livre peut se terminer alors par la parole de Jean : « Au commencement était la Parole. » C'est cette Parole qui a alimenté les soliloques de Paul Céliér. « En voulant savoir comment ma parole s'enracine dans mon être, je découvre, dit l'auteur, qu'elle s'enracine à une telle profondeur que je puis dire, mon être est communication » (p. 258). Ce n'est donc pas d'une philosophie de l'être qu'il s'agit dans ce livre, mais d'une méditation sur mon être personnel qui est un perpétuel enfantement dans la communication avec un prochain « présent en moi comme un passé et comme un appel » (p. 34).

DOMINIQUE REY.

J. M. R. TILLARD, O.P. : *Devant Dieu et pour le monde. Le projet des religieux*. Paris, Le Cerf, 1974, 456 p. (Cogitatio Fidei, 75.)

Ce copieux ouvrage, qui pourrait sembler inactuel, est passionnant. Son auteur, professeur à Ottawa et à Bruxelles, aborde de front la question du sens du « projet religieux » à l'heure où les congrégations traditionnelles se trouvent en crise ou en voie de dépérissement, tandis que simultanément naissent des communautés nouvelles jusque dans le protestantisme. Il dépouille la vocation religieuse de tout romantisme : elle ne correspond pas à la recherche d'une vie plus héroïque ou plus parfaite que celle du commun des chrétiens mais simplement, pour ceux qui en ont fait le choix, à « ce qui leur plaît ». — Citant les Pères dont il possède une connaissance approfondie, Chrysostome en particulier, J. M. R. Tillard démontre que l'état religieux n'a rien d'un aristocratismes. Il réfute donc la distinction des préceptes et des conseils qui justifiait la contestation de Luther. Ce n'est pas tel ou tel verset de l'Écriture qui motive le projet religieux, mais il s'origine dans l'ensemble du témoignage évangélique et trouve déjà son prototype dans la communauté itinérante qui suivait Jésus. — Sous des formes renouvelées mais toujours aussi radicales, le « projet religieux » dans ses composantes essentielles reste un charisme dont l'Eglise a besoin pour remplir sa mission. Signe de l'Unique nécessaire, il est complémentaire de l'action du chrétien dans le monde. L'un et l'autre s'appellent mutuellement. — On regrettera seulement que ce livre, si exhaustif, ne fasse qu'une brève allusion (p. 323) aux formes non chrétiennes de la vie monastique et ne cherche pas à situer le projet religieux chrétien par rapport aux multiples communautés de toute nature qui se constituent aujourd'hui en marge de notre société.

FRANÇOIS GRANDCHAMP.

RENÉ SIMON : *Fonder la Morale. Dialectique de la Foi et de la Raison pratique*. Paris, Le Seuil, 1974, 223 p.

C'est dans une perspective ouverte que l'auteur traite d'un sujet fondamental pour la théologie et pour la philosophie. Ce livre se situe plus précisément dans une ligne théologique catholique préoccupée par le dialogue œcuménique, et tente de montrer les rapports entre dogmatique et théologie morale, entre théorie et praxis. On pourrait désigner l'orientation fondamentale de cet ouvrage en disant qu'il tente de « dégager le sens de la praxis humaine en tant qu'elle est structurée et inspirée par la foi » (p. 22). Les réductions athées de la morale théologique, notamment le marxisme et le freudisme, forcent le chrétien à expliciter la spécificité de la morale chrétienne. Or cette spécificité, beaucoup

plus que dans les préceptes et les commandements, réside dans l'être du Christ. Ce n'est donc pas au niveau du continu, mais des motivations et des finalités que réside la différence entre la morale chrétienne et les autres. Le sens est donné par la foi, mais la détermination du contenu, des normes éthiques, est de l'ordre de la raison pratique. L'auteur tente de « relier constamment, dans un rapport dialectique, foi et raison, création et salut » (p. 212). On ne saurait rendre compte ici des nombreuses et pertinentes analyses qui justifient le propos. Signalons que cet ouvrage, qui considère la théorie et la praxis éthiques sous l'angle de la foi, sera suivi d'un second qui, lui, les analysera sous l'angle de l'espérance et de la charité, les qualités de la vie théologale formant un tout inséparable.

MICHEL CORNU.

GUY BOURGEAULT, JEAN L. D'ARAGON, JULIEN HARVEY, GILLES LANGEVIN, GILLES PELLAND : *Quand les Eglises se vident*. Paris-Montréal, Desclée-Bellarmin, 1974, 160 p. (Hier-aujourd'hui, 17.)

Une équipe de chercheurs s'interroge sur la signification profonde d'un phénomène : la désaffection croissante des fidèles à l'égard de la pratique religieuse dans une population jadis très attachée à son Eglise, celle du Québec. Les faits : entre 1961 et 1971 la pratique religieuse tombe de 61 à 30 % dans la zone métropolitaine de Montréal, une des régions témoins. On trouvera dans cet ouvrage quelques données sociographiques sommaires, suivies d'une série de questions posées avec beaucoup d'honnêteté, sur la nature de la communauté cultuelle, la spiritualité aujourd'hui, une théologie du dimanche, remontant d'un passé récent aux sources mêmes du culte chrétien. Mais pourquoi pratiquer ? Telle est la question à laquelle, dans le dernier tiers de l'ouvrage, les auteurs vont s'efforcer de répondre. On parlera d'une pratique religieuse qui s'explique par la corporité et la socialité de l'homme, de l'eucharistie, source et sommet de la vie chrétienne, du caractère ecclésial et communautaire de la vie chrétienne... Le chapitre le plus intéressant de l'ouvrage est peut-être le dernier, intitulé : liberté et solidarité. On sent le désir, de la part des auteurs, de conduire le fidèle à ce que j'appellerai une majorité spirituelle. Ainsi, l'on passerait du stade de la soumission au précepte de l'Eglise à un engagement positif du chrétien, engagement réfléchi, le chrétien s'efforçant de vivre dans l'esprit du précepte.

HÉRALD CHATELAIN.

JEAN-DOMINIQUE ROBERT : *Philosophies, Epistémologies, Sciences de l'homme. Leurs rapports : éléments de bibliographie*. Namur, Presses Universitaires, 1974, 530 p. (Bibliothèque de la Faculté de philosophie et lettres de Namur, Fascicule 54.)

PHILOSOPHIE
CONTEM-
PORAINE

Il s'agit d'une bibliographie qui complète celle qui en 1968 avait été consacrée aux rapports de la philosophie et des sciences. L'auteur se tourne maintenant du côté des sciences de l'homme, et réussit ce tour de force de présenter une bibliographie mise à jour au jour même de sa parution. — Dans l'ordre, cette bibliographie recense (sans aucun commentaire) d'abord les bibliographies, puis les périodiques et les dictionnaires, les recueils collectifs et enfin les travaux parus sous le nom de l'auteur. L'ensemble est parfaitement clair et rendra indiscutablement d'innombrables services. — Toute bibliographie est incom-

plète, mais elles ne le sont pas toutes de la même façon. Ici l'auteur s'est visiblement laissé conduire par d'autres travaux déjà existants (par exemple les bibliographies d'*abstracts* qui paraissent aux USA), et, de plus, il a consciemment centré ses intérêts sur les publications en langue française.

J.-CLAUDE PIGUET.

FERNAND CHAPEY : *Science et Foi. Affrontement de deux langages*. Paris, Le Centurion, 1974, 128 p.

Ce bref ouvrage est remarquable par ses qualités pédagogiques et par son sens de la clarté. Rien n'est incompréhensible dans ce livre, et voilà qui est devenu rare aujourd'hui. — L'auteur distingue pour commencer le langage de la science, qu'il estime orienté vers l'avenir et la prédiction, et le langage de la foi, de nature conservatrice et tourné vers le passé. Or ces deux langages sont antagonistes : les harmoniser à tout prix ne servirait de rien. Mieux vaut donc les situer l'un par rapport à l'autre, ce que permet la méthode phénoménologique qui met « entre parenthèses » l'objet propre de la conscience. (J'ouvre une parenthèse à mon tour : il n'est jamais facile d'expliquer à de jeunes esprits la « mise entre parenthèses » phénoménologique ; or admirez comment F. Chapey s'y prend (p. 33) : « Mettre entre parenthèses (...), cela fait penser un peu à ce qui se passe lorsque des biens sont mis sous séquestre : ils ne sont pas aliénés, le propriétaire a encore des droits sur eux, mais il ne doit pas en faire usage »). — Cela fait, et bien fait, F. Chapey se pose la question de Dieu, et c'est dès ce moment que je ne puis guère le suivre dans sa pensée. En effet : dans un premier pas, il met Dieu entre parenthèses. « Nous avons compris que pour réfléchir sur le sens de l'activité scientifique, il n'est pas nécessaire de partir d'une théorie de l'objet physique. Nous soupçonnons aussi que pour réfléchir sur le sens de la vie religieuse, il ne sera pas nécessaire de partir de ce qui est l'objet de sa visée, et qu'il y aura tout avantage à mettre entre parenthèses la question de l'existence de Dieu » (p. 40). Bel avantage, en vérité, et qui choque même M. Chapey, lequel se voit tenu d'ajouter une note explicative : « Dieu est ce qui nous importe infiniment (...) mais, pour en prendre conscience, il ne faut pas commencer par *poser* l'existence de Dieu avec toutes les inévitables demandes de démonstration préalable que cela entraîne » (p. 40). Bien sûr, M. Chapey : *si Dieu n'existait pas*, il ne faudrait pas agir à la façon que vous condamnez. Mais si Dieu existe, ne s'est-il pas *posé* lui-même, et ne m'a-t-il pas posé en face de lui, *avant* que je ne me pose la question de son existence ? Et si tel est le cas, ne dois-je pas commencer, moi aussi, par le poser ? Vous me faites songer à un officier d'état-civil qui, avant de marier le couple, recommanderait au fiancé de mettre entre parenthèses sa fiancée et de ne pas se laisser (je cite) « halluciner par l'objet visé » (p. 40). Mais cette fiancée, elle existe avant que son futur mari ne réfléchisse sur le « sens de la vie »... conjugale ! — Lisons plus loin : « L'attitude religieuse à l'état pur » est définie (p. 61) comme une intentionalité « vide » qui « sera remplie par des intentionalités particulières » (*i.e.* confessionnelles, je suppose). Là, de nouveau, Dieu est inutile. F. Chapey l'avoue (p. 64) : « Partir de l'existence de Dieu n'est donc pas le bon moyen pour décrire l'essentiel de l'attitude religieuse ». (Je suis entièrement d'accord, et M. Chapey a tout à fait raison, *sauf si Dieu existe.*) — On le voit : la phénoménologie de la religion procède sans Dieu. Fort bien. Mais alors qu'elle continue ainsi. Pourquoi donc faut-il qu'elle prétende ren-

contrer quand même Dieu ? Ne l'ayant pas mis au départ, qu'elle ne le mette pas à l'arrivée, même (et surtout) sous cette forme désespérément *vide* de la « préoccupation ultime ». Sinon je me demande bien quelle différence il pourrait y avoir entre ce Dieu des phénoménologues et celui des philosophes, si tous deux sont également *fabriqués* (quoique selon des recettes diverses). Pour M. Chapey, il n'y a du reste aucune différence à faire : « Ce qui est visé par la religion, par toute religion essentielle, est identique à ce que les philosophes ont cherché à toutes les époques comme réalité ultime, comme fondement absolu de l'être et du sens » (p. 67). — Que M. Chapey me pardonne : mais il aura fort bien compris que ce n'est pas à lui que je m'en prends (encore une fois son livre est remarquablement bien fait), mais à son maître spirituel Tillich. A ce dernier (mais non nécessairement à M. Chapey), je dirais que Dieu, s'il n'existe pas, n'est effectivement guère différent du produit conceptuel engendré par le cerveau des philosophes ou des phénoménologues, et même des phénoménologues de la religion. — Mais si Dieu existe ? J.-CLAUDE PIGUET.

L. OLBRECHTS-TYTECA : *Le comique du discours*. Bruxelles, Editions de l'Université, 1975, 933 p.

Prolongement du *Traité de l'argumentation*, cet ouvrage est une somme. Dense et original, comme le souligne C. Perelmann dans sa *Préface*, il est une source très complète de renseignements bibliographiques concernant autant la rhétorique que la sociologie ou la psychologie ; il est encore un plaisir pour le lecteur, entraîné par un style coulant et précis et amusé par la foule de textes comiques illustrant un propos théorique rigoureux. — Son contenu est un classement et une description de ces procédés discursifs spécifiques qui consistent à « détourner », en les caricaturant en quelque sorte, les schèmes argumentatifs utilisés dans un discours « sérieux » tels que Perelmann les décrit, pour en tirer un effet comique. Il ne s'agit donc pas, en suivant par là une distinction que l'auteur propose dans ses « considérations préliminaires », d'un usage rhétorique ou persuasif des procédés du comique (« comique *dans* la rhétorique »), mais d'un usage comique des procédés rhétoriques (« comique *de* la rhétorique »). Usages qui relèvent des *cadres* de l'argumentation dans la perspective ouverte par la « nouvelle rhétorique », définis par le biais d'une relation éminemment sociale, celle qui lie orateur et auditoire et où peuvent être comprises les diverses fonctions du rire (exclusion ou connivence) ainsi que les mécanismes inhibiteurs de celui-ci. — L'exposé suit le plan du *Traité* : « plan de recherche », reflétant la genèse et l'approfondissement progressif d'une approche qui, partant des cadres de l'argumentation, étudie ensuite les différents types d'arguments. Ici, il s'agit de saisir quelle prise a le comique sur ces schèmes de raisonnement argumentatifs. La méthode utilisée, « comparative (quasi paraphrastique) », consiste soit à modifier un énoncé comique en « inhibant » ses aspects comiques, soit à comparer, compte tenu d'un même schème, un énoncé comique et un énoncé non comique, soit à utiliser un autre schème pour construire un argument analogue à un argument comique donné » (p. 28). L'hypothèse de travail qui guide cette enquête donne un sens fort à la distinction, essentielle chez Perelmann, entre démonstration (formalisable) et argumentation, en posant que le comique est en rapport étroit avec les caractères mêmes de l'argumentation (équivoque des termes, temporalité, non-nécessité des conséquences, multiplicité des points de vue, possibilité d'objections, instabilité des prémisses, indisso-

ciabilité de la forme et du contenu... etc.). En ce sens, une argumentation est toujours susceptible de devenir comique (p. 43), puisqu'elle ne vise pas la contrainte d'une conclusion mais l'accord des esprits toujours relatif (même quand il s'agit de l'auditoire universel) et jamais acquis définitivement ; son caractère comique a alors au moins deux sources, soit qu'on est trop naïf, soit trop subtil, face aux pièges ouverts par la mobilité d'une situation argumentative et à la finesse des procédés rhétoriques. De ce point de vue, les fonctions du comique et du rire peuvent être mises en lumière (signaler les transgressions, accentuer la connivence, révéler des points d'accord ou de désaccord, préciser le statut d'énoncés « précaires » : signaler qu'il y a argumentation (et ses limites), que des présupposés sont « oubliés », qu'il y a *plus* à comprendre... etc.) ; de même, en conclusion du livre, la notion clef d'auditoire universel peut être approfondie : que doit-il être, défini par un type spécifique de « rire », en posant qu'il n'est pas l'auditoire de la démonstration (la Raison « sèche ») ?

MARIE-JEANNE BOREL.

ALBERT MENNE, GERHARD FREY : *Logik und Sprache*. Bern und München, Francke, 1974, 243 p. (Exempla Logica 1).

Cet ouvrage est le premier d'une nouvelle série « Exempla Logica » dont le but principal est de montrer qu'en de multiples domaines les méthodes d'analyses logiques constituent un instrument précieux et essentiel. — A côté de travaux traitant des relations fondamentales entre logique et langage (Austin, Menne, Scholz), ce premier tome présente une série d'études qui montrent comment des formations langagières sont analysables d'un point de vue logique (Frey, Freundlich) ou, à l'inverse, comment des formes logiques sont représentables dans divers langages (Döhmman). J. L. Austin reprend l'essentiel des thèses développées dans son ouvrage « How to do things with words » sur les énoncés performatifs. A. Menne apporte une contribution générale à une philosophie du langage, cependant que H. Scholz s'interroge plus particulièrement sur les rapports entre logique, grammaire et métaphysique. R. Freundlich réfléchit sur la structure logique et sémantique des concepts d'inférences dans les langues naturelles, alors que Frey parle, à propos de la notion de métalangue, des rapports entre systèmes formalisés et langues naturelles. Karl Döhmman, quant à lui, montre comment les fonctions logiques, les fonctions modales et les quantificateurs logiques sont représentés dans diverses langues naturelles. — D'autres ouvrages sont prévus dans cette collection ; notamment « Logique et Droit », « Logique et Physique », « Logique et Religion », « Logique et Devoir ».

MARIANNE EBEL.